

## déclic

Saint-Cergue, un footgolf de 18 trous et quelques mots gravés sur le bois d'un balcon : *Profite de cet instant, il ne reviendra pas.*

Saint-Cergue, quatre heures quarante-cinq de marche jusqu'au col du Marchairuz, s'il n'était tombé vingt centimètres de neige durant la nuit.

Le froufrou des raquettes, deux bâtons en alternance, mon souffle altéré et le vent qui coupe à travers la forêt. J'adopte un rythme qui me tient chaud, mais pas trop. Les pauses sont rares, le thermomètre affiche -15°.

*Zone sauvage - Ne laissez pas errer vos chiens - Parc Jura vaudois - Chasse strictement encadrée - Sanctuaire pour le grand tétras.*

Mais rien, rien sinon des empreintes d'animaux que je n'identifie pas.

Il faut déneiger la vitre d'un panneau didactique pour entrevoir une gélinotte, une vipère péliade et un sabot de Vénus.

À proximité des ruines de la chartreuse d'Oujon, une pancarte jaune : *Portez votre attention sur l'air qui pénètre vos narines et en sort. Chaque fois que vous êtes distrait, recentrez-vous sur votre respiration.*

Chiche. Inspirer, expirer, inspirer, expirer.

Mon esprit se dissipe, il est en Sibérie, dans l'Altaï, au pied du Béloukha, et marche d'un bon pas, il neige, mon esprit suit sur la carte un traitillé qui tranche la forêt, il a 23 ans et cherche encore la beauté à l'arraché, il rencontre trois alpinistes de Kirov, partage leur grande bouteille d'éthanol pur, construit avec eux un petit abri de branches, jette de l'eau sur des pierres brûlantes, fait un trou dans un lac gelé et saute... et je crie, je crie comme jamais je n'ai crié.

Retour dans le massif du Jura, terre d'humilité, d'introspection, de contemplation, de lenteur, de douceur : clichés !

On y va enfant, au Jura, pour apprendre le chasse-neige, et puis ado, pour les psylos, mais on ne le comprend vraiment que plus tard : foutaises !

Les grammairiens se trompent, le Jura est féminin et les Alpes masculines.

Le Jura n'offre pas assez de pointes pour arrimer l'esprit, il fait -15°, et c'est pour cela que la chartreuse d'Oujon n'est qu'une ruine.

Le ciel est fermé, on ne fait qu'entendre le moteur des avions de ligne, imaginer leur destination et les occupations des passagers.

Il y a des traces de petites pattes entre les bosses, et des pauses en forme de trous.

Grande doit être la nostalgie des bêtes, en plaine, dans leur écurie sale.

Un filet de lumière traverse un sapin qui goutte.

Les pâturages sont en convalescence.

Océan souple et laiteux.

Immensité de silence.

Je suis témoin de ce que les météorologues ont annoncé comme le jour le plus froid de l'an. Une ligne de métro, deux trains, un peu d'effort et c'est le pactole : le gris anguleux contre un blanc qui enfonce jusqu'aux genoux, un blanc qui tient aux branches, des prairies comme une banquise.

Un vent mordant efface tout à mesure, il me givre les sourcils. Le Grand Nord, c'est la porte à côté.

Mais déjà les prémices de la nuit, un nuage d'encre sur du papier vélin. Pour une espèce vulnérable comme la mienne, il y a des raisons de s'en faire.

Viser le chalet le plus proche.

Déneiger l'entrée.

Souffler.

Craquer une allumette. La neige tiède se fait gluante, une sorte de méduse, elle s'éloigne des parois de la casserole. Faites-vous plaisir avec une soupe crémeuse au goût irrésistible. Un sachet de soupe Knorr au potiron, j'en mélange le contenu avec un stylo blanc qui porte le logo rouge de la Société Suisse des Auteurs. Je souffle sur les braises, de petites cendres flottent à la surface. De la fumée dans la doublure de ma veste pour le reste de l'hiver.

L'eau, la terre, l'air, le feu. Le contraire d'un forfait journalier adulte pour des télésièges huit places.

Mes chaussures de marche fument sur un tas de bûches qu'il faut économiser, la nuit sera longue et froide. Le feu n'occupe qu'une infime partie de l'âtre, un âtre qui servait à fabriquer de vrais fromages, du temps où le Jura était saturé de grands troupeaux et de petits paysans, du temps d'avant la reforestation.

Une pâte molle bio Naturaplan sous vide et un saucisson sec emballé dans du papier journal, j'y lis que Palmyre a été épargnée à 80%. Les petits caractères font de belles flammes toute bleues.

Un vent glacial s'engouffre entre les battants de la lourde porte de grange. J'ai enfilé les uns par-dessus les autres tous mes habits, j'ai déroulé mon sac de couchage au plus près du feu, et je tremble. Cette étable n'est pas faite pour l'hiver.

Les petits paysans d'antan me rétorqueraient que le mauvais temps, ça n'existe pas, il n'existe que de mauvais habits.

Qui échangerait le cahier à spirales sur lequel j'écris contre une grande bouteille d'éthanol ?

Mieux vaut sautiller, mouliner des bras et ressortir.

D'ordinaire l'obscurité aiguise les sens, mais c'est l'hiver et la nature dort sous la neige.

Aux alentours remuent tous les animaux dont j'ai aperçu les traces.

Pas d'odeur de résine, de mousses, de racines, peu de chants d'oiseaux, mais le ciel s'ouvre et je distingue l'empreinte d'une espèce invasive, un serpent luisant enroulé

autour du lac. On ne voit pas mais on devine ses sols pleins d'azote, ses rivières régulées, ses forêts de rendement, ses remaniements parcellaires, ses améliorations foncières, ses surfaces de compensation écologique.

Au loin, comme un brasier, ma ville.

Combien de jours y vivras-tu sans poser le pied dans l'herbe, du lit au plancher, de la cage d'escalier au trottoir et du trottoir à quelque part ?

Combien de soirées passeras-tu sous plusieurs couches de plâtre et de ciment, hors de portée du ciel et des étoiles ? Combien de nuits dans cet espace de vie qui ne t'appartient pas, haut plafond et cheminée décorative, des familles entre toi et la terre, des familles entre toi et le ciel, des familles que tu ne connaîtras que par les grincements de leurs planchers et leurs saluts de cage d'escaliers ?

La civilisation est une vie de coucou, une vie entière dans le nid d'un autre.

La lune se lève, discrète, elle sort du bois, il devrait faire nuit et il fait jour, elle est si pleine que les arbres se dessinent en ombres chinoises sur l'alpage, si pleine que la neige suffit à y voir clair.

Je suis dans la lune, un bon mètre de neige entre mes pieds et la terre.

De ma bouche s'échappe un peu de vapeur de toi.